4. Retable de Lluís Ribera, premier quart XVIII<sup>e</sup> siècle

5. Statue centrale subsistante du retable de la Vierge du Rosaire

Toute la partie centrale a disparu, pour laisser place à la première travée de la nouvelle église, plus élevée et couverte en charpente sur arcs diaphragmes. L'ancienne chapelle ainsi retournée ne devait pas être, cependant, l'état intact du Moyen Âge : à l'angle extérieur sud-ouest, appareillé en blocs de marbre de remploi, on peut lire la date : 1598. Autre élément, jusqu'ici non remarqué : le parement extérieur du mur de la seconde chapelle, côté est, ne correspond pas à l'alignement intérieur, mais se trouve placé en biais (épaisseur importante), et supporte à l'angle N-E les vestiges d'un cul-de-lampe en brique propre à porter une échauguette : y avait-il à cet emplacement l'amorce ou le vestige d'un ouvrage fortifié moderne, auquel la nouvelle église vient aussi s'adosser ?

Il est à noter que l'ancienne chapelle était en mauvais état : en 1616, on souligne le besoin de l'agrandir, mais aussi de la

réparer, par crainte d'une ruine rapide. Ce n'est qu'en 1661 cependant, l'évêque usant de l'interdit et de la menace de l'excommunication pour y contraindre les paroissiens, que l'entreprise de bâtir la nouvelle église est lancée. Le chantier, bien que témoignant d'une économie évidente, prend encore vingt ans : la première pierre est posée le 9 novembre 1664 et la bénédiction solennelle de l'édifice achevé a lieu le 21 décembre 1683<sup>7</sup>. La construction est faite dans une maçonnerie des plus ordinaires, en moellons de schiste prélevés sur place. Aux angles, à l'intérieur comme à l'extérieur, ainsi qu'à la baie de la sacristie, on remarque l'usage de blocs de marbre de remploi, qui doivent provenir de l'édifice antérieur. L'église présente un chevet plat, dont le mur plein n'a jamais comporté de baie d'axe : dès sa conception, elle est faite pour un retable – et même plusieurs, un dans chaque chapelle. Dans la première, à gauche en entrant, subsistent les vestiges

d'un retable en gypserie que l'on peut penser contemporain des travaux de réfection : il s'agit d'une scène de la Crucifixion, avec la Vierge et saint Jean, servant de fond à un crucifix en bois, amovible, susceptible d'être porté en procession.

Nous connaissons le nom de l'auteur de l'imposant retable sculpté et doré, qui garnit toujours le sanctuaire principal : il s'agit de Lluís Ribera, un sculpteur de Perpignan actif dans le premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui fut l'apprenti de Lluís Generès<sup>8</sup>, autre sculpteur célèbre, à qui l'on doit entre autres l'imposant retable de Baixas. En 1704, lors d'une délibération du collège des peintres, doreurs et sculpteurs de Perpignan, Ribera signale, en réponse à des critiques contre les artistes qui demandent des prix trop bas (ce qui semble être son cas), qu'il s'est déjà engagé à faire le retable de Corbère et qu'il n'y renoncera pas<sup>9</sup>. L'œuvre toujours présente

doit donc dater des années suivantes. C'est une composition qui, quoique régulière avec ses trois travées et ses deux registres, est pleinement baroque par l'accumulation des ornements et le mouvement ascendant produit par l'inclinaison des ailes et la surélévation de la travée centrale. La niche principale est occupée par la figure du Prince des Apôtres, avec sa croix renversée. Au second registre, les colonnes séparant les niches sont remplacées par les statues des quatre Docteurs de l'Église. À la prédelle, la Vocation de saint Pierre et l'Apparition du Christ ressuscité aux disciples sont traitées en bas-relief, de part et d'autre d'un panneau sculpté ovale pouvant coulisser pour l'exposition du Saint-Sacrement. La dorure et la polychromie sont très abondantes, mais seule celle du soubassement et du premier registre est du XVII<sup>e</sup> siècle. Celle de la partie supérieure a été complétée au XIX<sup>e</sup> siècle. Il faut dire, d'après de nombreux prix-faits conservés, que la dorure d'un tel meuble coûtait entre une fois et une fois et demie le prix de sa construction et de sa sculpture... Ce retable a été restauré en 1989<sup>10</sup>, mais malheureusement le soin de l'intérieur de l'édifice n'a pas été poursuivi par la commune, jusqu'aux travaux récents. Quand on se réfère à la documentation disponible, on ne peut que constater les pertes importantes subies par le mobilier de cette église au cours du XX<sup>e</sup> siècle, qu'il s'agisse d'un retable de la Vierge du rosaire, dont il ne reste que la

statue centrale et des fragments épars ; d'un autre à panneaux peints (sans doute hérité de l'ancienne église) du XV<sup>e</sup> siècle, qui n'a jamais été restitué par un restaurateur à qui il avait été imprudemment confié ; d'un tableau représentant saint Pierre, saint Paul et sainte Pétronille, invraisemblablement repeint (années 2000 ?) sous prétexte de restauration. Le retable de saint Ildefonse, bien que déposé, est conservé et (semble-t-il) disponible pour une restauration.

Des restes de peintures murales, dans la chapelle du côté est qui était le sanctuaire de l'ancienne église, ou dans sa voisine au nord, ont été dégagées et protégées par des *facings* provisoires de conservation.

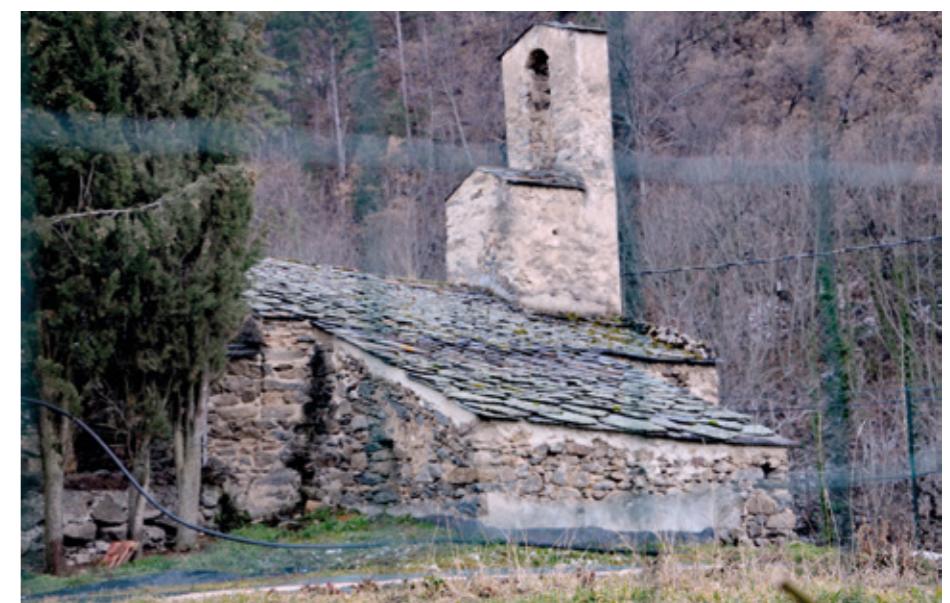
#### Note

1. *Cahiers de la Sauvegarde de l'Art français*, 19, 2006, p. 54-56.
2. Ponsich 1980, p. 36 ; Sagnes 1985, p. 920-921.
3. *Cahiers de la Sauvegarde de l'Art français*, 20, 2007, p. 62-65.
4. À l'époque moderne, avant sa reconstruction, elle est désignée sous le nom de *Nostra Senyora de la Pera*, « Notre-Dame de la Poire » sans doute par allusion à une statue où la Vierge ou l'Enfant tenait un tel fruit.
5. Cazes 1990, p. 109.
6. C'est le cas dans les Pyrénées-Orientales des églises de Catllar et de Campoussy et de l'église de Tordères, décrite dans les *Cahiers de la Sauvegarde de l'Art français*, 26, 2017, p. 154-156.
7. Tost 1988, p. 50 ; Charrett-Dykes 2014, vol. II, p. 38.
8. Cortade 1973, p. 202.
9. Tost 1988, p. 52.
10. Poisson 1988.

## ESCARÓ-AYTUÀ

*Canton Les Pyrénées catalanes,  
arrondissement Prades, 120 habitants*

**C**HAPELLE SAINTE-CHRISTINE D'AYTUÀ. Wittiza est un roi wisigoth du début du VIII<sup>e</sup> siècle, dont les chroniques ont laissé un portrait peu flatteur de tyran cruel et débauché. Les historiens roussillonnais ont, quant à eux, identifié l'origine du nom de lieu Aytuà (ou Aituà), écrit au XI<sup>e</sup> siècle *Vitesanum* ou *Whitezanum*<sup>1</sup>, en 1672 encore *Huytezà*, dans un anthroponyme semblable. Un anthroponyme signale souvent un domaine rural par le nom de son propriétaire et l'histoire n'a pas laissé d'autre



1. Façade nord

Il faudrait vraiment poursuivre sans tarder la remise en état intérieure de cette église, où l'on remarquera d'autres éléments intéressants : la *cadireta* (brancard processionnel de la Vierge de l'Assomption), la table de communion à balustres, un bénitier sculpté en marbre, daté 1681, le banc de la fabrique, daté 1719, etc.

La campagne de travaux réalisée en 2015-2016 par la commune a surtout concerné la remise en état des toitures et la consolidation d'urgence des restes de peintures murales, avec les enduits d'une chapelle. Sur un budget d'ensemble de près de 100 000 €, la Sauvegarde de l'Art français a apporté 15 000 € en 2015.

Olivier Poisson

E. Cortade, « Retables baroques du Roussillon », *Connaissance du Roussillon*, I, 1973, p. 202.

P. Ponsich, *Rossellò, Vallespir, Conflent, Capcir, Cerdanya, Fenolledès... Limites historiques et répertoire toponymique des lieux habités de ces anciens pays*, Prades, 1980 (coll. *Terra nostra*, n° 37).

J. Sagnes (dir.), *Le Pays catalan*, Pau, 1985, 2 vol. (répertoire des communes : t. II, p. 873-1096).

O. Poisson, « La résurrection d'une église », *D'Ille et d'ailleurs*, n° 12, 1988, p. 54-55.

J. Tost, « D'une église à l'autre », *D'Ille et d'ailleurs*, n° 12, 1988, p. 9-56.

A. Charrett-Dykes, « *Quant la iglesia se va agrandir* : architecture paroissiale dans le diocèse d'Elne aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles », thèse de doctorat, Université de Perpignan, 2014, 2 vol., 323 et 218 p.

éphéméride pour ce modeste lieu habité, possession comtale au xi<sup>e</sup> siècle, engagée à l'abbaye Saint-Martin du Canigou en 1084. La seigneurie, finalement vendue, semble-t-il, par le comte-roi en 1381, connaîtra de nombreux possesseurs, y compris non nobles, jusqu'à la Révolution<sup>2</sup>. Au spirituel, le lieu relève de la paroisse d'Escaró et ne possède pas de lieu de culte avant la fin du xvi<sup>e</sup> siècle.

En 1592, un *pagès* (laboureur) du lieu, Joan Parent, teste pour y remédier : soixante-quinze journaux<sup>3</sup> de terre de sa succession, valant soixante-quinze livres, doivent être vendus afin d'y construire une église, ce dont le chanoine Boscà, vicaire général du diocèse d'Elne, *sede vacante*, s'acquitte peu après<sup>4</sup>.

S'élève donc sur ces entrefaites la petite église Sainte-Christine, qui nous est parvenue intacte. Si l'on ne connaît pas le testament de Joan Parent, on daterait sans doute cet édifice du Moyen Âge, puisqu'il correspond à la typologie la plus courante des petits édifices romans des xi<sup>e</sup> et xii<sup>e</sup> siècles, très répandus en Roussillon, Conflent ou Cerdagne. Nef unique voûtée en berceau, abside en hémicycle voûtée en cul-de-four et voilà tout. La voûte plutôt irrégulière de l'abside attire cependant l'attention, ainsi que l'absence de toute modénature ou de toute forme de décor architectural. L'édifice, d'ailleurs irrégulier, dont la nef n'a pas plus de huit mètres de long et trois de large, s'implante sur une petite parcelle au bord du chemin. Il possède une tribune en bois, accessible par quelques marches et il est flanqué au nord d'une sacristie couverte d'un appentis en charpente.

Le clocher est une simple arcature, cependant juchée au-dessus d'un petit édicule cubique qui inclut lui-même, peut-être, une arcature primitive, simple, sur sa face ouest. La superposition des deux éléments est sans doute la seule modification architecturale jamais connue par cette construction modeste.

Pour tout mobilier, l'église possède un petit retable (remanié) en bois, trois niches pour trois statues, sainte Christine au centre, peut-être la statue d'origine, saint Jacques et une autre martyre. Dans la sacristie, une vitrine récemment installée



2. Vue de l'abside



4. Retable en bois sculpté et peint



5. Abside voûtée en cul-de-four



6. Vierge à l'Enfant en bois doré

présente quelques objets, deux statues et un beau calice du xvii<sup>e</sup> siècle, appartenant lui aussi, peut-être, à la dotation initiale de ce petit sanctuaire.

Lancée dès 2009 par une inspection alarmante du « Plan-objets », la restauration complète de cette modeste église a été réalisée en 2014-2016 à l'initiative d'une association locale, avec le concours de la Sauvegarde de l'Art français pour

- Notes
1. Ponsich 1980, p. 103 ; Sagnes 1985, p. 934.
  2. Éléments inédits recueillis aux archives des Pyrénées-Orientales par Bruno Morin, architecte, à l'occasion de son étude sur cet édifice.
  3. Le *jornal* est une mesure agraire correspondant à la surface de terre labourable en un jour ; en Conflent, il vaut environ 35,5 a.
  4. Cazes 1990, p. 146.

B. Palustre, « La seigneurie d'Huytéza », *Revue d'histoire et d'archéologie du Roussillon*, 4<sup>e</sup> année, 1903, p. 216-224.

J. Giralt, « Notice historique sur les communes de Jujols et Escaro », *Bulletin de la Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales*, 52, 1911, p. 1-35 aux p. 25-35.

P. Ponsich, *Rossellò, Vallespir, Conflent, Capcir, Cerdanya, Fenolledès... Limites historiques et répertoire toponymique des lieux habités de ces anciens pays*, Prades, 1980 (coll. Terra nostra, n° 37).

J. Sagnes (dir.), *Le Pays catalan*, Pau, 1985, 2 vol. (répertoire des communes : t. II, p. 873-1096).

A. Cazes, *Le Roussillon sacré*, 2<sup>e</sup> éd., Prades, 1990.

Olivier Poisson

## FORMIGUÈRES

*Canton Les Pyrénées catalanes,  
arrondissement Prades, 445 habitants*

**C**HAPELLE NOTRE-DAME DE VILLENEUVE. Le Capcir est la haute vallée où l'Aude prend sa source, orientée Nord-Sud, ample, calme, dominée par les sommets du Madres et du Carlit. « Le mot Capcir, dit l'abbé Cazes, semble provenir du nom du col de Campser » (cité en 873) et, ajoute-t-il, « si nous nous souvenons que le lieudit Vallsera, dans les environs a été interprété *Vallem Ursariam*, c'est-à-dire vallée des



1. Vue de la façade sud-ouest et son clocher-peigne